

Y : grec

On n'en a jamais fini avec les Grecs, pensais-je à l'époque où j'allais en Grèce, l'été, errer d'île en île et attraper de l'urticaire solaire. Dans ces îles, où la réverbération du soleil impitoyable s'intensifiait encore au blanc des façades, je m'efforçais de me déplacer le plus rapidement possible d'une zone d'ombre à l'autre, c'est-à-dire d'un pan de mur étroit à un tamaris rabougri, coiffé d'un chapeau, et rendu orange par les comprimés à base de carotène censés m'empêcher de me couvrir de plaques rouges. Je glissais ainsi, pareil à une ombre moi-même, d'une tache grise à une autre tache, jusqu'au soir. À ce moment-là, la Grèce montrait brusquement une autre face, faite de ciels suaves, de jasmin, de tavernes, où je commandais en grec des plats gras et savoureux accompagnés de vin brutal. Car j'avais entrepris, Dieu savait pourquoi, d'apprendre le grec moderne, une langue sans

infinif, où pratiquement toutes les voyelles se prononçaient i. Non seulement le i lui-même se prononçait i, mais encore le u, qui s'écrivait y, plus quelques autres voyelles ainsi que la majorité des diphtongues, comment s'y retrouver dans une langue pareille. Je commandais en me ridiculisant et en me trompant de place pour l'accent tonique, le tavernier grec aurait préféré que je m'exprime en anglais de cuisine, il avait soupé de tous ces touristes qui s'obstinaient à vouloir apprendre le grec, surtout les Français, les touristes français souffraient, dans ce domaine, d'une obsession particulière, ils voulaient à toute force s'exprimer en grec. L'aubergiste repartait en secouant la tête, l'air chagrin. D'ailleurs, de façon générale, les Grecs avaient l'air chagrin, fatigué, dans leur pays à double face ils circulaient la tête baissée, comme courbés sous le poids d'une responsabilité obscure, marmonnant dans leur langue, qui ne comprenait que des i.

En Grèce, je fréquentais les tavernes, les zones d'ombre, les plages, où j'attrapais de l'urticaire et des coups de soleil près de la mer couleur de vin, mais pas les ruines. S'il y avait une chose qu'en Grèce j'évitais, c'était l'Antiquité. L'histoire ancienne m'accablait depuis le lycée et l'époque où j'avais décidé, allez savoir pourquoi, d'étudier le grec ancien plutôt qu'une seconde langue, moins morte. À partir de là, la Grèce antique s'est trouvée associée pour moi définitivement à ces livres verts, écrits en petits caractères et bourrés de notes — la *Grammaire grecque* de Ragon, les *Exercices grecs* de Poulain. Sur les

pages de la *Grammaire grecque* figuraient en général un tableau de déclinaisons compliqué et une avalanche de notes, de précisions et d'exceptions, en caractères minuscules, on aurait dit que le grec ne consistait qu'en cas particuliers et en exceptions par rapport à une règle insaisissable. Les phrases à traduire dans les *Exercices* de Ragon semblaient des messages obscurs et truffés de sous-entendus. « Les laboureurs soignent leurs champs au moyen des chevaux et des ânes », ou « Puisse-tu passer la journée dans de belles occupations », disaient ces phrases, et on se demandait quelles exceptions, quelles règles, quelle énigmes lourdes de conséquences reposaient en elles, quelles notions obscures restaient aux aguets dans leurs plis. Le grec était plein de notions obscures, *duel*, *aspect*, *optatif oblique*, *médio-passif*, *verbes en mi*. C'était une langue sinueuse, où les conjugaisons portaient des noms de sonates, où les mots pouvaient n'être ni au singulier ni au pluriel mais au duel, où les verbes pouvaient n'être ni à l'actif ni au passif mais se réfugier dans une catégorie indéfinie, le *moyen*. La plupart de mes compagnons d'études mettaient leur point d'honneur à adorer cette langue et sa légendaire souplesse, mais moi, je la détestais pour ses ambiguïtés et ses incompréhensibles volte-face. En fait, je n'ai jamais rien compris à cette langue. Même quand, plus tard, je l'ai enseignée, je n'y comprenais rien.

Si j'avais cependant décidé d'étudier cette langue, c'était peut-être sous l'effet de vieux souvenirs. La Grèce s'était révélée à moi pendant l'enfance, par le biais séduisant de la mythologie grecque. Quand

j'étais enfant, la Grèce était pour moi un pays strictement antique et mythologique, quand on parlait de mythologie, c'était obligatoirement de la grecque qu'il s'agissait. Les dieux de cette mythologie étaient ambigus, complexes, à double face, d'un côté, ils étaient immortels et tout-puissants, de l'autre, ils étaient autant dire comme vous et moi. Ça donnait envie d'être un dieu soi-même. Grâce à son humanité, la divinité, vue par les Grecs, semblait pratiquement à portée de main.

Quel dieu aurais-je été. J'excluais d'être Zeus lui-même, soyons raisonnable. Apollon me tentait, avec sa beauté et sa lyre, mais faire briller le soleil tous les jours du matin au soir était une grosse responsabilité, d'ailleurs j'éprouvais déjà de la méfiance envers cet astre. J'aurais plutôt été un dieu du genre Hermès, avec ses ailes aux pieds et son caducée, des attributs modestes mais caractéristiques, les dieux grecs, outre leurs deux dimensions fondamentales, changeaient aussi sans cesse d'aspect, dans ces conditions on avait intérêt à se cramponner aux attributs. Tenant fermement ceux d'Hermès, je pouvais me laisser aller à rêver au tournoiement permanent en quoi consistait son être voué à une pure circulation confinant à l'omniprésence. Être partout était, à mes yeux, la garantie de ne jamais manquer là où il aurait fallu se trouver sans qu'on le sache. Mais Hermès circulait pour porter à droite et à gauche les messages de ses confrères, en somme, un travail de larbin.

J'aurais peut-être mieux fait de me contenter d'être un demi-dieu ou un héros, puisque, à côté de leurs dieux semi-humains, les Grecs avaient aussi des hommes qui n'en étaient qu'à demi sans pour autant être des dieux à part entière. Dans ce genre-là, Hercule aurait eu mes faveurs, je connaissais par cœur la liste de ses travaux, j'aimais sa peau de lion et sa massue, du solide, et j'aurais bien été d'une force surhumaine. Mais il finissait avec la tunique de Nessus sur le dos, c'est-à-dire mal. Tous ces héros finissaient mal. Être Œdipe, par exemple, ne m'aurait pas déplu, jusqu'au Sphinx inclus : pour seul accessoire, on le voyait arborer un chapeau à bords plats, et ce chapeau, qui le protégeait du soleil, semblait le signe de son astuce, même si on se demandait comment personne avant lui n'avait pensé à la solution de la fameuse devinette, laquelle n'était quand même pas bien compliquée, qu'il ait justement osé se dire qu'elle pouvait être toute bête révélait à quel point lui-même l'était peu. Seulement, il y avait l'aveuglement final, dont on voyait d'ailleurs mal la raison. Primo, pourquoi s'aveugler plutôt qu'autre chose, ensuite il avait tué son père au croisement de trois chemins, d'accord, mais sans le faire exprès, puis couché avec sa mère, et alors, je couchais bien avec la mienne, dans certaines locations de vacances, quand la disposition peu commode des pièces aurait, sans ça, contraint mon père, qui allait au lit plus tard que nous, à se coucher trop tôt.

La fourche où se rencontraient les trois chemins avait la forme de cette lettre prétendue grecque qui se prononçait d'une manière dans *j'y*

vais et d'une autre un peu différente dans *je me crève les yeux*, drôle de lettre à trois branches, qui faisait penser à une langue de serpent ou, sans qu'on ose le dire, à un entrejambe stylisé. J'aurais dû me méfier. Cette lettre peu franche et qui me paraissait toujours me narguer m'annonçait, de manière oblique, un avenir de rapports compliqués avec la Grèce. J'aurais pu m'en douter, je sentais qu'on me cachait quelque chose, on parlait de coucher puis on croyait clarifier en disant épouser, Œdipe a épousé sa mère, j'avais envie de dire et après, surtout que, si épouser quelqu'un c'était coucher avec, on était en droit de se demander pourquoi il y avait lieu d'en faire tout un fromage. Dans mes moments de lucidité, je comprenais que la mythologie et la Grèce cachaient sous des dehors charmeurs des recoins biscornus, sournois, labyrinthes et autres chausse-trapes. Et que, comme commençait de m'en venir le soupçon, c'était peut-être le cas du monde en général.

Pierre Ahnne